

—Elle est calme maintenant ?... murmura Humphrey, montrant la porte de la bibliothèque.

—Oui, sa violence l'a épuisée, mais son calme ne durera pas longtemps. Elle va paraître tout à l'heure et recommencer, je suppose. Que dois-je faire, Humphrey ? Il nous faut tracer quelque plan... inventer quelque chose... ou sinon...

—Ou sinon, quoi, maître Philippe ?

—Sinon j'irai demain matin chez Laure lui avouer toute la vérité.

—Ce serait une rude tâche pour vous, n'est-ce pas, maître ?

—Une rude tâche ! s'écria Philippe Jocelyn, ce serait la mort pour moi. Je vous dis, Humphrey, qu'à moins que je ne tienne parole à Laure Dunbar demain à midi, je me tuerai avant minuit.

Humphrey Melvoud se leva et se promena dans la chambre les mains dans ses poches et la tête baissée.

Le garde-chasse était un beau spécimen du type à demi sauvage, sa constitution était vigoureuse, sa figure brûlée par le soleil et il avait des mains larges et brunies. Il y avait du sang de bohémien dans ses veines. Ses yeux étaient étincelants comme ceux des gypsies, ses cheveux d'un noir de corbeau, ses dents blanches et brillantes. Son naturel le poussait à l'action et au mouvement. Comme les bohémiens il était rusé et grand amateur des beaux vêtements et des couleurs voyantes. Ce soir il portait une jaquette de chasse en velours avec de grands boutons en nacre, et il avait autour de son cou de taureau un cache-nez en laine aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Il se promena de long en large pendant deux ou trois minutes comme s'il ruminait quelque chose dans son esprit. Puis il s'arrêta tout à coup auprès de la fenêtre.

La cascade au-dessous de la falaise continuait à mugir au milieu du silence de la nuit.

—C'est inutile, maître Philippe, dit le garde-chasse, je suis un pauvre diable ignorant, je ne trouve rien pour vous venir en aide, excepté...

Il baissa la voix et n'essaya pas d'achever la phrase.

Le bruit des eaux bouillonnant sous la falaise semblait distraire son attention, car ses yeux noirs revenaient sans cesse à la fenêtre comme si leur regard avait suivi malgré lui la direction du bruit qu'il entendait.

—Pensez-vous pouvoir l'éloigner tranquillement pour ce soir, maître ?

—Ce ne sera qu'en allant avec elle.

—Mais vous ne pouvez aller avec elle. Vous lui avez dit que vous étiez attaché à cette maison et que le lord à qui elle appartient était pour vous une espèce de maître, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est cela que je lui ai dit.

—Eh bien ! alors il vous est facile de lui déclarer que vous ne pouvez sortir d'ici sans la permission de votre maître. Dites-lui que si elle veut retourner avec moi à Shorncliffe, tranquillement, vous la rejoindrez à la Tête du Roi demain matin de bonne heure et que vous partirez ensuite pour Londres avec elle. Vous pouvez bien lui dire cela, hein ?

—Oui, je crois pouvoir la décider par ce moyen à me quitter ce soir, mais...

—Mais quoi, maître ?...

—Mais demain, qu'arrivera-t-il ? Faut-il que je tienne ma promesse, ou que je dise à Laure Dunbar...

—Ne vous inquiétez pas du lendemain, maître. Il y a loin d'ici au moment de votre mariage. Dans l'intervalle il peut se passer quelque chose... qui... écarte... cette femme... de votre chemin.

Le garde-chasse parlait à voix basse et ses yeux ne quittaient pas le parquet.

Philippe Jocelyn bondit sur sa chaise et regarda Humphrey Melvoud avec une étrange expression dans la physionomie ; une expression où une horreur folle et soudaine se mêlait à une joie également folle et soudaine.

—Que voulez-vous faire ? s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, vous n'avez pas l'intention... vous n'avez pas l'intention de... ?

Il s'arrêta et demeura immobile, conservant toujours son air étrange.

Le garde-chasse ne releva pas la tête. Il montra la porte fermée sans accompagner son geste du regard.

—A-t-elle des papiers sur elle... son extrait de mariage ?...

—Non, elle m'a dit qu'elle l'avait perdu.

—Perdu ?

—Oui, mais cela ne me servira à rien. Elle sait le nom de l'église où elle a été mariée. Le registre de la paroisse révélera tout.

—Ah ! j'oubliais cela, mais elle n'a pas l'extrait sur elle ?

—Non.

—Ni de lettres ou d'autres papiers de ce genre ?

—Non. Elle a parcouru le pays en tous sens. Il n'est pas probable qu'elle ait des lettres sur elle. Personne n'a dû songer à lui écrire depuis longtemps, la pauvre misérable !

Il y eut un autre moment de silence. Et la cascade au-dessous de la falaise continuait à gronder avec un bruit sinistre au milieu du calme de cette nuit d'hiver.

Les deux hommes étaient en face l'un de l'autre devant la vaste cheminée, le garde-chasse les yeux toujours baissés et Philippe Jocelyn observant la figure de son frère de lait. Les aiguilles de la petite pendule marquaient une heure moins dix minutes.

—Allez voir si elle veut venir avec moi tranquillement, maître Philippe, dit Humphrey Melvoud en ce moment.

—Mais qu'allez-vous en faire ? demanda Philippe Jocelyn avec hésitation, comment vous arrangerez-vous pour que le mariage de demain ne soit pas interrompu par un éclat ? Comment parviendrez-vous à l'éloigner de cette partie du comté sans qu'elle découvre qui je suis ?

—Ne vous occupez pas de cela, maître Phil, vous m'avez demandé de vous venir en aide et je suis prêt. Quand je vous disais que je verserais pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang s'il le fallait, je ne lâchais pas une phrase en l'air comme vous l'avez cru peut-être. Je vous tiendrai parole, maître, je vous tiendrai parole ! s'écria le garde-chasse les yeux animés. Vous dites que vous vous brûlerez la cervelle si vous vous voyez forcé de manquer de parole à la belle jeune fille aux cheveux blonds de Maudeley-Abbey. Vous ne lui manquerez pas de parole. Décidez cette femme à venir avec moi, voilà tout ce que je veux. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas moyen de l'envoyer en Australie ou en Amérique ?

—Tout à fait sûr.

—Vous avez tout essayé ?

—Oui, tout.

—Bien, dites-lui de venir avec moi...

Lord Houghton ne répondit pas. Il réfléchit un moment, puis il se dirigea vers la bibliothèque.

Humphrey Melvoud s'approcha de la fenêtre en œil-de-bœuf et l'ouvrit. Il avança la tête dans l'ouverture et regarda la pelouse.

La lune qui se levait tard commençait à paraître en ce moment, et quelques rayons argentés brillaient faiblement dans le ciel d'hiver.

Humphrey Melvoud put apercevoir les noires silhouettes des arbres du parc de l'autre côté de la rivière se profilant sur le ciel noir et les eaux de la cascade que la lune faisait miroiter çà et là. L'air était piquant et les gémissements du vent qui soufflait sur la rivière avait quelque ressemblance avec les sons plaintifs d'une voix humaine.

Philippe Jocelyn trouva sa femme endormie à l'endroit où il l'avait laissée assise.

Son chapeau avait glissé de sa tête, et elle appuyait sa joue contre le bras rembourré du fauteuil. Ses cheveux en désordre flottaient autour d'elle et cachaient son front.

Si quelque chose eût pu inspirer à lord Houghton de la pitié pour cette femme, la vue de cette figure pâle, amaigrie, qui reposait sur le fauteuil recouvert en velours, l'eût certainement attendri. Elle avait été jolie autrefois, cette figure, et il avait aimé sa jeunesse et sa fraîche beauté à sa manière à lui. Mais il ne ressentait maintenant aucune pitié pour cette femme ; il ne voyait en elle que l'obstacle qui le séparait de la fiancée qu'il aimait. Toute tendresse compatissante était éteinte au fond de son cœur pour cette malheu-

reuse femme qui avait été la sienne, et il n'était pas plus disposé à la plaindre que si elle eût été un mur de pierre derrière lequel se trouvait Laure Dunbar.

Tout sentiment généreux était mort en lui. Il éprouvait seulement une vague crainte... une horrible appréhension. Il lui semblait qu'il se tenait debout sur le bord d'un gouffre béant dont il ne pouvait sonder la profondeur.

—Agathe ! dit-il.

La femme tressaillit et le regarda avec des yeux moitié endormis, moitié éveillés.

—Savez-vous qu'il est très-tard ? Vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Il est une heure passée.

Agathe Jocelyn se frotta les yeux avec ses mains amaigries et cligna des yeux à son mari pendant quelques moments avant d'avoir l'air de le comprendre.

—Il faut vous retirer, Agathe. L'auberge de Shorncliffe va se fermer pour la nuit. Si vous restez ici un moment de plus, vous arriverez trop tard, et on ne vous ouvrira pas.

—Viendrez-vous avec moi ?

—Oui... c'est-à-dire que j'irai vous rejoindre demain matin de bonne heure. Je ne puis partir d'ici sans prendre congé du maître de la maison.

—Jocelyn, vous cherchez à me tromper, s'écria la femme en se levant et en saisissant son mari par le poignet, vous cherchez à me tromper, je le vois à votre figure, vous êtes pâle comme la mort.

—Je suis harassé de fatigue, répondit Philippe Jocelyn, vous pouvez me croire ou non, comme il vous plaira, mais je vous répète qu'il faut que vous vous éloigniez de cette maison.

Il y avait dans le son de sa voix une fermeté qui ressemblait à la vérité. La misérable femme ne tenait plus sur ses jambes. Sa course errante dans la campagne avait affaibli sa constitution déjà délabrée par l'intempérance. Elle n'avait plus aucune vigueur et elle se soumit à la volonté de son mari parce qu'elle n'avait pas la force de lui résister.

—Vous me promettez de venir demain matin sans faute, dit-elle.

—Oui, oui.

—Au point du jour ?

—Au point du jour.

—Très-bien. Souvenez-vous que si vous ne venez pas à l'heure dite je reviendrai vous chercher ici. Il ne vous sera pas facile de me tenir à l'écart, Jocelyn, ne l'oubliez pas. J'ai assez souffert pour ne pas reculer devant un acte désespéré. Comment retournerai-je à Shorncliffe sans vous ? Je ne connais pas le chemin.

—La personne qui vous a amenée, vous reconduira.

—Quel est cet homme ?

—Un domestique de la maison.

—C'est un drôle de personnage. Je lui ai adressé une foule de questions sur vous en venant ici, je lui ai demandé comment il se faisait que vous habitiez ici et dans quelle condition, mais il n'a pas voulu me répondre.

—Et il a très-bien fait. Venez Agathe.

La femme soupira tristement, puis elle serra autour de sa taille le châle déguenillé qu'elle portait.

—Puisque vous êtes si riche vous pouvez tout aussi bien me donner de quoi m'acheter des vêtements convenables, dit-elle d'un air narquois, j'en ai passablement besoin.

—Je vous donnerai tout ce qu'il vous faut demain. Venez.

Philippe Jocelyn entra dans la chambre voisine où sa femme le suivit lentement.

Humphrey était debout auprès d'une fenêtre ouverte attendant le retour de son frère de lait.

—Ma femme va retourner à Shorncliffe avec vous, Humphrey, dit lord Houghton.

Il ouvrit la marche vers le petit corridor et poussa la porte vitrée. Agathe sortit la première et attendit Humphrey sur la pelouse.

—Vous aurez besoin d'argent, murmura Philippe Jocelyn à l'oreille du garde-chasse, voici ma bourse, je vous enverrai d'autres fonds demain matin.